

**Nous essayons de convaincre par le concept de *Kashmiriyat***  
*Entretien avec le gouverneur du Jammu et Cachemire*

*Le Lieutenant général Srinivas Kumar Sinha est le gouverneur du Jammu et Cachemire. Il a été l'un des généraux les plus brillants de l'ère post-indépendance. Sa carrière militaire commence dans l'armée britannique pendant la seconde guerre mondiale en Birmanie et en Indonésie. Après l'indépendance de l'Inde, il est nommé commandant au Quartier général de l'armée à New Delhi (1947-49), et en 1949, il participe au titre de secrétaire de la délégation indienne à la Conférence organisée sous les auspices des Nations unies pour la démarcation de la Ligne de cessez-le-feu au Cachemire à Karachi. A la retraite depuis 1983, il a depuis accédé à plusieurs postes importants, dont celui d'ambassadeur de l'Inde au Népal et de gouverneur de l'Assam. Il reçoit Claude Arpi au Palais du gouverneur à Jammu pour un entretien exclusif pour La Revue de l'Inde.*

*Revue: Votre Excellence, vous avez une perspective unique sur le problème du Cachemire : vous avez en effet activement participé aux opérations militaires de 1947-48 ; puis, en 1949, vous avez été le secrétaire de la délégation chargée de négocier un cessez-le-feu à Karachi; depuis 2003, vous êtes le gouverneur de l'État de Jammu et Cachemire. J'aimerais tout d'abord que vous nous parliez des opérations militaires au Cachemire juste après l'indépendance de l'Inde.*

Gen. Sinha: Permettez-moi tout d'abord de dire qu'il y a beaucoup de conceptions ou d'interprétations fausses du Cachemire. Je voudrais vous donner ma propre version de ce qui s'est réellement passé.

[À l'époque de la partition], il y avait un quartier général avec quelques officiers de l'armée de l'Inde, dirigé par un officier britannique, le Lieutenant-général (Sir) Dudley Russel. J'en faisais partie avec le grade de Commandant et j'en étais le seul membre indien. Notre mission était de restaurer la paix au Pendjab et à Delhi. Nous devions assurer la protection de millions de réfugiés qui affluaient du Pakistan vers l'Inde, et recevoir les millions d'autres qui arrivaient en sens inverse. Le QG avait été établi dans un train. Mountbatten avait mis à notre disposition son train spécial et nous étions complètement autonomes.

Le 26 octobre, notre train est arrivé au dépôt de la gare de Delhi. À peine étions-nous arrivés, dans l'après-midi, que le Commandant en chef de l'armée, le Lieutenant-général Russel reçut du premier ministre la mission d'aller au Cachemire le jour suivant. Nous reçûmes ces instructions autour de 5-6 heures. Nous étions très surpris, car cela signifiait envoyer des troupes le jour suivant, tôt le matin. Ces troupes devaient être fournies en vêtements chauds et en munitions afin d'être prêtes à monter au front. Nous avons travaillé toute la nuit et le lendemain, à six heures du matin [27 octobre], les premières troupes étaient aéroportées de Delhi vers Srinagar. Nous devions utiliser des dakotas de l'*Indian Air Force* mais seuls six d'entre eux pouvaient être mis à notre disposition le premier jour : chacun a du faire deux sorties par jour. Plus tard on nous les a retirés pour les allouer au transport des réfugiés du Pakistan occidental. Finalement, on nous dit que tous les dakotas de l'IAF seraient mis à disposition dès le 28. Il y en avait environ cinquante dans tout le pays. Ils ont été mis à ma disposition. Le problème était que l'hiver s'approchait rapidement : le 15 novembre, l'aéroport de Srinagar serait inutilisable, pendant la mousson ou avec la neige, il n'était pas permis d'y atterrir.

Nous devions envoyer [avant l'hiver] tout ce dont nous avons besoin : troupes, stock, munitions, et ce en 15 ou 18 jours. Notre autre préoccupation était la route, qui traverse le massif du Pir Panjal et le col de Banihal à près de 3000 mètres (il n'y avait pas de tunnel à cette époque), lequel serait bloquée par la neige dès le 15 novembre. [Par conséquent] tout ce qui devait être envoyé au Cachemire devait l'être en 15 ou 20 jours. Le temps était le facteur crucial. Cela s'est passé de façon quasi miraculeuse. Nous avons effectué 800 vols en 15 jours sans un seul accident, même dans les turbulences du Pir Panjal. Mountbatten a commenté de cette opération par ces mots : « Dans ma longue expérience de soldat, je n'ai jamais rencontré un seul exemple d'une opération aéroportée aussi massive exécuté aussi bien en un temps aussi court ».

*Revue : Que serait-il arrivé si l'aéroport n'avait pas été sauvé à ce moment ?*

Gen. Sinha: Il y a beaucoup d'impondérables. Si vous regardez la chronologie, les raiders [les tribus de la Province frontrière du nord-ouest envoyés par le Pakistan pour reprendre le Cachemire] ont débuté leurs opérations le 22 octobre. Ils ont atteint Baramulla le 25 [à 30 km au nord de Srinagar]. Ils ont perdu 48 heures à piller la ville. S'ils s'en étaient abstenus, ils auraient atteints Srinagar le même jour. Si ces raiders étaient venus directement, les jeux étaient faits avant que l'Armée indienne ne puisse arriver. Ils auraient atteint Srinagar, puis l'aéroport, et nous n'aurions pas pu organiser de réponse militaire.

*Revue: Pourriez-vous nous raconter brièvement l'anecdote que vous mentionnez dans votre livre « Operation Rescue » [Opération sauvetage], alors que vous étiez bloqué près de Sialkot, à la frontière pakistanaise, avec le général Cariappa.*

Gen. Sinha: Vous devez comprendre que ce conflit était très particulier. L'Inde et le Pakistan se livraient une guerre au Jammu et Cachemire alors que partout ailleurs la frontière était parfaitement calme. En janvier 1948 le Général Russel était retourné en Angleterre et Cariappa était devenu le Commandant en chef. Un jour, le Général pakistanais, Iftekar Ahmed, a invité Cariappa à assister à un concours équestre à Lahore. Cariappa y est allé et est revenu. À cette époque, on pouvait faire le trajet Amritsar-Lahore en une heure. Il n'y avait aucune restriction, le Pakistan venait juste de naître. Il n'était nul besoin de passeport, de visa, il n'y avait pas de postes de contrôle, on y allait, tout simplement. Je me rappelle qu'en février 1948, nous étions bloqués au Jammu et Cachemire et nous devions retourner à Delhi. Le temps était exécrable. Il pleuvait tant et plus. Nous voulions arriver le plus vite possible. À cette époque, la route reliant Jammu à Pathankot était très mauvaise et il n'y avait pas de pont pour franchir la rivière Ravi ni les autres cours d'eau. Le temps interdisait aux avions de décoller pour Delhi. C'est alors que Cariappa me demande : « S'il vous plait, vérifiez avec Iftekar si nous pouvons aller de Jammu à Sialkot [au Pakistan] et, de là, à Lahore puis Delhi. » Il ne nous a pas franchement dit « non » mais a trouvé toutes sortes d'excuses. Finalement, nous avons dû attendre trois ou quatre jours que le temps s'améliore pour retourner à Delhi.

*Revue : Cet incident ne montre-t-il pas qu'il n'y avait encore aucune amertume entre les officiers qui avaient servi ensemble et été formés dans les mêmes écoles militaires ?*

Gen. Sinha: Oui et non.

Jusqu'à fin 1946 et début 1947, l'Armée indienne n'était pas divisée, les indiens et ceux qui, plus tard, devinrent officiers pakistanais, avaient des relations très amicales. [A cette époque], nous disions dans l'armée que quoiqu'il se passe sur la scène politique, c'était le problème des hommes politiques et que ça ne nous concernait pas. En 1946, par exemple, j'étais alors capitaine et Yahya Khan, qui plus tard devint le président du Pakistan, était commandant. Pendant un an nous avons travaillé dans la même pièce au ministère. Nous nous connaissions très bien et nos relations étaient très cordiales. Personne, à cette époque, ne pensait que le Pakistan deviendrait une réalité. La relation était bonne mais de la minute où la création du Pakistan a été annoncée, il y a eu un changement total chez ces officiers, dans leur regard sur l'Inde, leur engagement politique, etc. Néanmoins les relations personnelles sont restées cordiales.

[Par exemple en juillet 1949] à Karachi, alors que j'étais secrétaire de la délégation indienne pour la conférence sur le cessez-le-feu.

Il y avait deux généraux pakistanais, dont Sher Khan – à qui j'avais acheté sa voiture lorsqu'il est parti au Pakistan. Quand nous nous sommes rencontrés, la première question qu'il m'a posé était « Comment va ma voiture ? ». Le deuxième officier était le brigadier Nazeer Ahmed, qui commandait la 9<sup>e</sup> Division basée à Muzarafarrabad. De notre côté, nous avons le général Timayya, commandant une division à Baramulla, et leurs deux armées se faisaient face. Tous les deux faisait partie de la même promotion à [l'académie militaire

américaine de] Sandhurst, ils étaient cadets en même temps. Le soir, après la conférence, nous sommes allés ensemble dans une sorte de night-club. Les relations personnelles étaient bonnes mais lorsqu'il était question de problèmes officiels entre l'Inde et le Pakistan, c'était une autre histoire.

*Revue : Dans votre livre, vous mentionnez le briefing que vous avez reçu avant de quitter Delhi de la part de Sir GS Bajpai, alors Secrétaire général du Ministère des affaires étrangères. Il me semble que cela clarifie quelque peu la question du glacier Siachen.*

Gen. Sinha: Notre position était que l'accession du Cachemire à l'Union indienne était légale et conforme à l'*Independence Act* passé au Parlement britannique. Cette loi faisait la distinction entre les provinces sous administration britannique, ce qu'on appelait l'Inde britannique, et les États princiers restés sous l'autorité de maharajas ou de nawabs, et qui avaient noué des accords avec la Grande Bretagne, et avaient ainsi reconnu l'autorité britannique dans certains domaines. Ayant cédé la défense et les affaires extérieures aux britanniques, ils avaient conservé une autonomie dans tous les autres domaines. Telle était la situation juridique et les britanniques savaient qu'une fois que le pouvoir impérial se serait retiré, son autorité aurait disparu avec lui. Les princes seraient donc juridiquement compétents de décider de l'avenir de leur État.

C'est ainsi que lorsque le Maharaja Hari Singh rejoint l'Inde le 26 octobre 1947, la légalité de cette action ne pouvait être mise en doute. [Lors de briefing, en 1949] Sir Bajpai a déclaré que la ligne de cessez-le-feu était définie sur la base des positions des deux armées au jour du cessez-le-feu (1<sup>er</sup> janvier 1949). La ligne devait être tracée [entre

les deux armées] sur cette base. Il avança un argument intéressant : dans les zones de no man's land, qu'aucun des deux pays n'avaient occupées, nous devons soutenir qu'elles devaient être déclarées indiennes puisque le Cachemire était légalement indien. Cela fut accepté par la commission des Nations Unies pour l'Inde et le Pakistan après que nous ayons présenté nos arguments.

Prenez l'exemple de la vallée de Tillai (360 km<sup>2</sup>, à l'est de Guraiz). C'était un no man's land complet, il n'y avait ni l'armée indienne, ni l'armée pakistanaise. En conséquence de l'accord de cessez-le-feu et sur la base du principe [cité plus haut], Tillai nous fut attribué.

Aujourd'hui, elle fait partie du territoire indien. Nous avons tracé la Ligne de cessez-le-feu sur 700 km, jusqu'au Point dit 9842 [au pied du glacier du Siachen]. Aucun des deux côtés ne prévoyait, à cette époque, qu'il pourrait y avoir des opérations militaires à ces altitudes. À partir du point 9842, nous avons simplement mentionné « puis au nord vers les glaciers » sans tracer de ligne.

L'Occident aime à dire que le Cachemire est un objet de litige entre l'Inde et le Pakistan, mais si vous lisez la résolution du 13 août 1948 sur laquelle le Cessez-le-feu se fonde, il y a une reconnaissance de fait que le Cachemire a légalement accédé à l'Union indienne.

*Revue : Vous êtes devenu gouverneur du Jammu et Cachemire en 2003. Quel est votre constat aujourd'hui, 49 ans après l'opération aéroportée que vous avez organisée ?*

Gen. Sinha: Il est malheureux que l'État qui possédait la tradition la plus libérale dans le passé, plus que toute autre province dans le sous-continent indien, soit devenu la proie du fondamentalisme islamique. Là se trouve la racine de l'insurrection, du militantisme ou du

terrorisme, quelque soit le nom que vous lui donnez. Cela a commencé après 1989. Bien sûr, je dois ajouter que Delhi et Srinagar sont pareillement responsables : ils n'ont pas réussi à produire une bonne gouvernance. Quand le militantisme a éclaté en 1989-90, la vallée du Cachemire était en feu. Les militants pensaient qu'elle deviendrait pakistanaise en quelques jours. Ils ont eu aussi recours à la purification ethnique. Les 300.000 pandits cachemiris ont été chassés hors de la vallée. Pendant les dix à douze ans qui ont suivi, nous avons combattu activement le militantisme. Statistiquement, quand je suis arrivé en 2003, environ dix personnes étaient assassinées chaque jour; aujourd'hui il n'y en a que trois. C'est une baisse importante mais la violence poursuit toujours son cours.

La reprise de la fréquentation touristique est un bon indicateur d'un retour à la normale. Elle est passée de 28.000 touristes en 2002 à 190.000 en 2003, puis à 370.000 en 2004. En 2005 elle avait dépassé les 600.000. En 2006, durant le premier semestre, le tourisme se développait bien mais à la mi-2006, les terroristes ont commencé à s'attaquer aux touristes. Ils ne s'étaient pas livrés à ce genre d'action auparavant. Il y a eu beaucoup de victimes parmi les touristes du Gujarat et du Bengale, qui représentent la majorité des visiteurs. L'arrivée journalière des touristes, qui était montée à 4.000 ou 5.000, est tombée à 400 ou 500. Telle est la situation, en ce qui concerne le militantisme.

*Revue : Comment arrêter « le terrorisme sélectif » ?*

Gen. Sinha: C'est difficile à arrêter. Quand des centaines de gens arrivent, vous ne pouvez pas fournir une escorte armée à tout un chacun tout le temps. Mais dans l'ensemble nous avons maîtrisé la



situation et nous avons essayé de le réduire. Mais cela affecte l'économie de l'État du Cachemire. Les terroristes pratiquent un terrorisme sélectif [en choisissant par exemple quelques touristes du Gujarat] et ces gens n'osent pas protester ouvertement contre ces assassinats. S'ils n'étaient pas si terrorisés, ils descendraient dans les rues pour manifester. Ce n'est pas le cas.

L'autre facteur de préoccupation est qu'en dépit de cela, il y a chez pas mal de gens une certaine sympathie pour les terroristes, et ce pour des considérations religieuses. Dès que l'Islam est déclaré « en danger », la raison disparaît. Telle est la situation sur le terrain.

*Revue: Pensez-vous qu'on assiste à un changement de perception depuis le 11/9 ? Les « militants » ne sont-ils pas vus aujourd'hui par le peuple et les gouvernements étrangers comme de purs terroristes?*

Gen. Sinha: Même après le 11 septembre, l'appel religieux alimenté par le Pakistan et les terroristes a continué au Cachemire. Notre but est de le réduire. Comment? Je le tente à ma manière : Pour commencer, jetons un œil sur la structure démographique du Cachemire. Nous avons 40% de musulmans cachemiris, 20% de musulmans non cachemiris qui ne parlent pas la langue et vivent dans les montagnes, comme les tribus *gujjars*, les *paharis*, etc., un petit pourcentage de chiites dans la région de Kargil-Dras, les 40% restant sont hindous, bouddhistes ou sikhs. En ce qui concerne ces derniers, il n'est pas question pour eux de nourrir des sentiments pro-pakistanaïes ou de se séparer de l'Union indienne. Dans les premiers 60%, 20% d'entre eux vivent dans les montagnes et n'ont pas été affectés au même degré par le fondamentalisme. Ils sont économiquement arriérés et dans l'ensemble en faveur de l'Inde.

J'avais le projet d'installer 1.000 micro centrales hydro-électriques dans les montagnes. Une turbine et un moulin à eau produisant quatre ou cinq kilowatts, pouvant alimenter trente ou quarante points d'éclairage dans chaque village, lesquels n'avaient jamais vu une ampoule auparavant. Pendant la journée, l'électricité alimente des métiers à tisser ou d'autres installations de ce type. Ce fut une mini-révolution économique pour les populations des montagnes. Nous avons maintenant mené le projet à son terme. Quand je suis allé inaugurer la dernière centrale près de Uri, j'y suis allé en hélicoptère puis en voiture pour les vingt derniers kilomètres. C'était un spectacle incroyable. Chaque village le long de la route avait hissé le drapeau indien. Ce que nous essayons de faire, dans la vallée, est de convaincre par le concept de *Kashmiriyat*.

*Revue : C'était ma prochaine question ! Pouvez-vous nous expliquer en quoi consiste le Kashmiriyat ?*

Gen. Sinha: Je vais vous expliquer le contexte : Historiquement, le Cachemire avait une tradition différente du reste du pays. L'Islam est venu de manière pacifique, il n'y a pas eu de coercition. Selon la tradition, les *pandits* [hindous] représentaient la classe éduquée ; ils étudiait le perse, l'arabe, etc. Les musulmans cachemiris étaient dans l'ensemble analphabètes, mais les sentiments entre les deux communautés étaient si amicales que les pandits enseignaient le Coran aux musulmans. Le précédent ministre-en-chef du Cachemire m'a raconté qu'il avait appris le Coran d'un pandit qui était son professeur. Une telle chose ne s'est produite en aucun autre endroit du monde, ni même en Inde ou au Pakistan.

L'autre caractéristique remarquable était la participation des deux communautés dans les cérémonies religieuses de l'autre. Cela se produisait davantage au Cachemire qu'ailleurs, bien que cela ait aussi existé dans le reste de l'Inde ; mais ici, cela allait plus loin. Même aujourd'hui, si vous allez à Pahalgam, vous trouverez un temple hindou vieux de trois ou quatre siècles, dont le prêtre est un musulman. Il distribue le *prasad* [la nourriture bénie] et s'occupe de maintenir les lieux ; cela est accepté par la population. Si vous vous rendez à Jhangar, sur la colline, il y a un mausolée musulman (*ziarat*) et comme il n'y a pas de population musulmane, ce sont les hindous qui s'en occupent. C'est une ancienne tradition du Cachemire. De même pour les noms: non seulement il y a des noms qui dont l'usage est partagé par les deux communautés mais vous avez des noms exclusivement hindous utilisés par des musulmans et vice-versa. Cela ne se rencontre pas dans le reste de l'Inde. Par exemple, quelqu'un qui s'appelle Butt ou Dhar, peut-être musulman ou hindou. Il y aussi des noms exclusivement hindous ou musulmans dans leur origine, ainsi certains musulmans s'appellent Bhagwan ce qui, normalement, est exclusivement hindou. J'ai eu un Abdul Rehman Bhagwan qui est venu me voir. Vous avez Mohamed Shaffi Pandit ou Mullah, un nom musulman, ou bien Amarnath Mulla, un hindou. C'est une tradition, au Cachemire.

Historiquement, c'est l'Islam soufi qui a été introduit d'Asie Centrale dans la Vallée. Il est très différent dans son exposition, plus tolérant, au contraire de l'Islam wahabite. Quand ils sont arrivés dans la Vallée, ils ont adopté le culte des *rishis*, qui est une tradition spécifiquement hindoue. Certains d'entre eux sont devenus végétariens, jeûnaient en même temps que les hindous et jouaient de la musique hindoue pendant les cérémonies religieuses.

Il y avait deux personnages : l'un était une femme, Lalleshwari [voir notre article sur Lalla], l'autre Sheikh Nuur-ud-din, connu sous le nom de Nund Rishi ; ils font partie d'une histoire qu'on ne trouve nulle part ailleurs [un musulman disciple d'une sainte hindoue].

J'ai propagé le concept de *Kashmiriyat* de différentes manières. Par exemple, je suis le président du Conseil d'administration du temple hindou d'Armanath. Quand j'ai organisé les pèlerinages, j'ai produit un grand spectacle de musique soufie ; je me suis rendu dans la grotte sacrée pour accomplir une *puja*, puis je me suis rendu à Chamar-el-Shariff et j'ai déposé un *chaddar* [châle] sur la tombe [du saint soufi]. Pour le festival de musique soufie, j'ai fait venir des artistes de partout. Cette année, j'ai eu des artistes du Pakistan. Le festival a duré cinq jours et les artistes ont donné des représentations à Srinagar, Pahalgan et Baramulla. Tout cela a aidé la promotion du *Kashmiriyat*.

L'épanouissement du *Kashmiriyat* dans la Vallée s'est fait sous l'influence des trois religions ou de certaines de leurs variations – l'islam sous la forme tolérante, le soufisme, le bouddhisme dans sa version mahayana, qui met l'accent sur le salut de la société plutôt que de l'individu, et l'hindouisme sous la forme shivaïte cachemiri, qui est plus monothéiste que les autres formes. Les trois se sont combinés pour amener l'épanouissement du *Kashmiriyat*.

*Revue: Pouvez-vous nous dire un mot de la détresse des pandits cachemiri?*

Gen. Sinha: Lorsque je suis devenu gouverneur, j'avais un ministre-en-chef qui avait des vues différentes des miennes. Hélas, il y a eu un conflit de personnalités entre nous deux. Une des premières choses

que j'ai faites fut de me rendre dans les camps de réfugiés à Jammu, Udampur et à Delhi. Cela n'a pas été apprécié.

Je ne représentais pas le pouvoir « élu » et n'étais donc pas censé être trop actif dans ce domaine. [Personnellement] il me semblait qu'étant à la tête de l'État, il était de ma responsabilité morale d'aller sur le terrain me rendre compte par moi-même. Quand je suis allé au camp de réfugiés de Delhi, [les pandits] étaient tous en pleurs ; cela faisait treize ans qu'ils étaient là et aucun fonctionnaire du gouvernement du Cachemire n'était jamais venu les voir. L'argument de ces derniers était que c'était l'administration de Delhi qui en avait la responsabilité, donc « pourquoi le Cachemire s'en occuperait-il ? ». Voilà ce qu'on disait.

Je pensais avoir une responsabilité morale, ils sont Cachemiris après tout. Le gouverneur de Delhi, Vijay Kapoor, était un bon ami et une personne responsable, alors je me suis occupé avec lui de leurs problèmes quotidiens tels que facilités médicales et scolaires, conditions de vie, eau potable. Nous avons pu faire quelque chose. Plus tard, j'ai invité le président de l'Inde et Abdul Kalam est venu. Puis le premier ministre, Manmohan Singh est aussi venu. Pendant la réunion qu'il a tenue au camp, il a déclaré son intention allouer 500 millions de roupies pour que chaque famille ait un appartement de deux pièces. Le projet est en cours d'exécution et plus de la moitié est déjà réalisée. Je n'y suis pas allé récemment mais certaines familles ont déjà emménagé. C'est un bâtiment à deux étages et chaque famille dispose de deux chambres, d'un salon, d'une salle à manger et d'une salle de bain. L'idée est que chacun doit pouvoir avoir accès à cette commodité de base. Mais notre but est qu'ils retournent finalement dans la Vallée.

*Revue : Vous n'êtes pas en faveur d'un « homeland » à l'intérieur de l'État (ce que l'on appelle le Panun Cachemire) ?*

Gen. Sinha: Non, ils doivent retourner vers leurs villages respectifs où des conditions de sécurité satisfaisantes devront être établies. Une attitude [positive] doit être aussi créée chez les Cachemiris musulmans. Beaucoup d'entre ces derniers disent que le *Kashmiriyat* n'est pas complet sans les pandits. C'est mon prochain objectif. Une autre de leurs revendications est de disposer d'une terre qui soit la leur, qu'on l'appelle *Panun Cachemire* ou autrement. Mais ceci n'est pas une proposition réalisable. Aujourd'hui, l'économie est plus importante que la politique. L'Union européenne a montré la direction. Aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, le monde était fait de royaumes et d'empires, le concept moderne d'État nation n'existait pas. L'Europe a été pionnière dans ce domaine, et les derniers à se constituer furent l'Italie et l'Allemagne au 19<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, le Marché commun européen a montré une autre voie. Nous vivons dans un monde qui devient de plus en plus mondialisé. Vous avez des multinationales qui travaillent au delà les frontières. De même, une solution au problème du Cachemire pourrait être une union économique de ce type.

Musharraf a déclaré que la Ligne de contrôle devait perdre de son importance mais c'est dans un contexte différent : si elle devient « sans importance » et qu'il y a plus en plus de mouvement de population de part et d'autres, il pourra injecter plus de terroristes et relancer le militantisme au Cachemire.

Le gouvernement indien a aussi déclaré que la Ligne de contrôle devait s'effacer ; [à cet égard] il y a un certain point de départ commun, mais dans notre concept, la Ligne de contrôle doit être transformée en ligne de paix et de prospérité. Maintenant, redessiner des frontières

qui se sont plus ou moins solidifiées au cours des soixante dernières années n'est plus envisageable. On ne peut pas redessiner les frontières, vivons comme des amis et de manière unie. Combattons ensemble l'ennemi commun de la faim, de la maladie et de la pauvreté. C'est notre approche.

*Revue : Que pensez-vous de la démilitarisation demandée par le président Musharraf ?*

Gen. Sinha: C'est absurde. Comment pouvez-vous avoir une démilitarisation ? Est-ce que Musharraf accepterait de démilitariser le Baloutchistan et la Province frontière du nord-ouest? Le fait est qu'un pays a le droit de défendre ses frontières. Le Cachemire est un État-frontière qui a été attaqué à quatre reprises par le Pakistan et une fois par la Chine. Le terrorisme transfrontalier existe toujours au Cachemire. Comment pouvons-nous démilitariser ? Démilitariser et faire rentrer les troupes dans leurs casernes en les déchargeant de leurs responsabilités de sécurité intérieure n'est pas la même chose. Lorsque le niveau de violence aura baissé et que la situation sera redevenue normale, nous ne serons que trop heureux de demander à nos troupes de se désengager des tâches de sécurité pour se consacrer à la défense des frontières. Mais on ne peut appeler cela une démilitarisation.